



San Juan - Bolivie, 2012

Rencontre avec un sculpteur atypique Léonard Rachita

Sculpteur français d'origine roumaine installé à Paris depuis plus de trente ans, Léonard Rachita est un artiste fasciné par l'ombre et les limites de la matière. Diplômé de l'Académie des Beaux-arts de Bucarest, il est l'auteur d'une œuvre hétéroclite, au caractère protéiforme rare.

Thibaud Josset : Lorsque l'on fait la connaissance de votre travail, on est toujours étonné par sa forte diversité. Celle-ci tend à le rendre difficile à appréhender dans son ensemble. Comment expliquez-vous ce caractère insaisissable, très présent chez vous ?

Léonard Rachita : Mon travail est atypique dans le sens où je pratique l'image avant tout. J'ai une obsession pour les rapports qu'entretiennent

l'ombre et la lumière et je suis également préoccupé par la problématique de l'extrême limite atteignable de la matière. Si on regarde mon travail dans son ensemble, il reste cohérent dans la mesure où les divers sujets s'articulent et détiennent des interférences évidentes.

T.J. : Sur ces préoccupations théoriques, votre travail se déploie concrètement sur plusieurs axes bien distincts ?

L.R. : Je travaille selon deux axes principaux. Le premier est celui des rapports entre nature et sculpture, par le biais de sculptures monumentales qui sont destinées à être disposées dans la nature, ainsi que par mes interventions éphémères réalisées principalement en Amérique du Sud, constituées à partir de plâtre, de farine, de poussière ou d'éléments naturels trouvés sur place.

Le second est celui des recherches que je mène dans mon atelier. Dans ce second cadre, je suis intéressé par le moment de rupture où la matière se confond avec le vide, avec l'ombre. La lumière est un phénomène que la science moderne explique et définit très bien, mais l'ombre est

pour moi une chose qui demeure mystérieuse. Elle dépend de la lumière tout en la fuyant ; c'est une présence et une absence en même temps.

T.J. : La sculpture monumentale, réalisée le plus souvent sur commande, et la production avec matériaux éphémères, semblent dépendre de processus très antinomiques... Exercez-vous tout de même un niveau de contrôle constant sur vos différentes réalisations ?

L.R. : La création en elle-même n'est pas pour moi une question de pur contrôle, mais se réalise sur le fil de l'inconscience. Créer est le résultat d'une accumulation d'innombrables couches de substrat d'inconscient et de conscient, avec plus ou moins de contrôle possible à différents niveaux. Chercher à contrôler chaque détail revient à se copier soi-même et non pas à créer quelque chose de nouveau. La vraie création est ineffable, un peu comme l'écriture automatique. L'esprit de l'artiste est un terreau à la structure complexe et fragile dans lequel la création peut s'opérer. Elle ne lui est ni semblable ni totalement distincte. Dès lors, dans une démarche d'expression, créer devient un acte



Uyuni Salar - Bolivie, 2011



Paris, 2014



Quebrada de Palala Tupiza, Bolivie, 2011

vital aussi mystérieux que la vie. Dans ce sens, j'ai réalisé en 1997 une exposition à la galerie Jean-Jacques Donguy à Paris, intitulée « Exercices d'impermanence ». Celle-ci était construite autour du refus de certaines certitudes et de l'acceptation de l'impermanence des choses qui nous entourent, de nous-mêmes aussi.

T.J. : Cela se ressent-il dans votre façon de vivre et de travailler au quotidien, quelque part entre acharnement et lâcher-prise ?

L.R. : Lorsque je réalise mes interventions éphémères en Amérique latine ou diverses autres contrées, je pars sur place en essayant de préparer le moins de choses possibles. J'ai ainsi fait une sculpture en roseau sur le lac Titicaca au Pérou ou encore en plein désert en Bolivie, au Chili ou au Mexique, etc. Comme je suis passionné par l'histoire, je réalise ces sculptures dans des lieux marqués par le passé, par exemple par la présence maya ou inca, et j'y fais vivre des interventions vouées à disparaître d'elles-mêmes sans parasiter ces lieux, déjà extrêmement chargés d'histoire, de vécu... La pluie et le vent se chargent de balayer tout cela en quelques jours. J'y passe à chacun de mes voyages environ quatre semaines et ce sont des séjours intenses, que je considère comme un privilège.

T.J. : Mais on constate que vous pouvez également faire preuve d'une grande maîtrise sur le long terme et inscrire tous vos actes, de la conception à la réalisation, dans la durée ?

L.R. : On me propose parfois de réaliser des sculptures monumentales disposées en pleine

nature. La dernière en date a été réalisée à l'automne 2014 en acier inoxydable sur l'île de Jeju en Corée du Sud, dans le cadre d'un événement organisé par le peintre Park Kwangjin. Cette sculpture intitulée Jeju Meridian est construite selon deux axes et deux volumes. Le premier de ces volumes est une aile orientée vers le pôle Nord et le second une ellipse dirigée vers Séoul. Elle est donc le fruit d'un travail de recherche et de réflexion sur l'environnement, le site et la situation de l'île de Jeju au sein de la Corée, de l'Asie et du Cosmos, le tout fondé sur la dualité entre deux éléments sculpturaux principaux matérialisant deux axes, l'un solaire, l'autre lunaire. Enfin, en bout de course, il y a le travail de supervision de la mise en place de la sculpture et le souci de durabilité de l'œuvre.

T.J. : Vous semblez être capable d'affronter n'importe quelle problématique de création tout en restant fidèle à vous-même, c'est un rare exemple d'adaptabilité...

L.R. : L'essentiel est que je travaille avant tout pour moi, en me tenant en marge du système. Ceci me confère une réelle liberté. Mon activité dans l'enseignement artistique privé me donne un certain confort qui me permet de demeurer égal à moi-même tout en n'étant jamais dépendant d'aspects critiques ou financiers antérieurs. C'est pour cela que mon travail peut être aussi diversifié. Je ne fais pas du Rachita et je ne suis pas prisonnier des goûts d'une clientèle. Par ailleurs, la nature est pour moi le modèle fondamental, car elle est complexe, diverse et pourtant totalement unique.

T.J. : Quels sont vos sujets de travail actuels ?

L.R. : En ce moment je poursuis mes recherches sur le concept de la limite, sur les rapports entre ombre et lumière et entre matière et vide. Je prépare aussi une exposition intitulée *Following White Shadow* avec les travaux que j'ai réalisés dernièrement en Amérique du Sud, vraisemblablement dans un espace à Paris et éventuellement itinérante. Elle sera complétée par certaines recherches que je réalise dans mon atelier et par un livre d'artiste intitulé *Propos d'Ombres*, composé d'empreintes, évitant ainsi de faire subir au papier la violente épreuve de l'impression, à laquelle je suis sensible. Plus généralement, je ne cesse jamais de travailler sur l'image dans son acception la plus large.

Propos recueillis par Thibaud Josset,
le 15 juin 2015